

NOTRE SÉLECTION



LE LIVRE

**Milan Kundera** dans la Pléiade  
Le grand écrivain fait son entrée dans la fameuse collection de Gallimard. Une « Œuvre » publiée en deux volumes, soit une quinzaine de « livres » revus par l'auteur et préfacés par François Ricard.



L'EXPO

**Les frères Caillebotte**  
au Musée Jacquemart-André  
Dans l'intimité des frères Caillebotte : les toiles du peintre Gustave pour la première fois confrontées aux clichés de Martial. Jusqu'au 11 juillet.



LE FILM

**Tous les soleils**  
de Philippe Claudel  
Pour son second film plein de charme, le romancier français traque les soubresauts du cœur d'un professeur de musique italien exilé à Strasbourg.

# Van Dongen, le fauve apprivoisé

Le peintre génial se perdit parfois dans les mondanités. Comme le montre l'exposition du musée d'Art moderne.

**A**u début du XX<sup>e</sup> siècle à Paris, cohabitaient entre autres deux mondes étanches : une avant-garde artistique qui regroupait des peintres et sculpteurs plutôt vau-pieds aux mœurs libérées, venus du monde entier ; et des salons, hauts lieux de mondanités, de prospérité et de vanité si bien décrits par Marcel Proust quelques années plus tôt. La logique aurait voulu que ces deux cercles ne se rencontrent pas, mais certains artistes ont su concilier la recherche esthétique et l'entregent.

L'exemple le plus probant est celui d'un Hollandais issu de la petite bourgeoisie arrivé à Paris en 1897, Kees Van Dongen (1877-1968). Dans sa jeunesse, il militait comme anarchiste. A la fin de sa vie il tient salon dans son atelier pour attirer « tout ce qui compte ». Entre-temps, il construit une carrière riche faite d'innovations picturales, mais aussi de portraits de commande, de compromissions, de femmes et d'argent. C'est tout cela qu'on peut voir au musée d'Art moderne de la Ville de Paris jusqu'au 17 juillet.

Il était donc une fois un artiste né dans la périphérie de Rotterdam qui arrive à se frayer très vite un chemin au sein de l'avant-garde parisienne. Autour de 1906, Van Dongen résidera même au Bateau-Lavoir à Montmartre, là même où vit Pablo Picasso. A l'époque, le jeune homme a encore des idées généreuses bien arrêtées. Il écrit en 1901 à un ami : « J'ai toujours considéré qu'il valait mieux travailler pour le bien général, pour le peuple tout entier et non pour quelques escrocs, conscients ou non de leur malhonnêteté. »

Van Dongen peint plutôt comme Steinlen, héritier en moins talentueux de Toulouse-Lautrec. Un peintre de la rue à Montmartre qui représente avec charme les scènes urbaines et les petits métiers. Mais le Hollandais se cherche. Dans les années 1905, il entre dans une expression fauve avec des couleurs à l'impact visuel extraordinaire. En



Van Dongen choisit des couleurs à l'impact visuel extraordinaire. Ici : « Le Chapeau rose » (1907).

1907, un critique décrit cette production singulière : « Van Dongen a des choses qui feront paraître bientôt Matisse pompier, mais où il y a une sorte de vertige de couleur malsaine. »

Quant aux formes, elles sont volontairement grossières. Tandis que son voisin Picasso exécute « Les Demoiselles d'Avignon », entre autres en référence à l'art africain,

Van Dongen le provocateur déclare, lui, faire un art de « nègre blanc ». Autrement dit : primitif certes mais avec des références plus occidentales. Van Dongen aime les femmes et il les représente dans une étonnante débauche de teintes. Et dans une étonnante débauche de mœurs. Le bordel est son vivier.

En 1906, il représente une danseuse borgne qui tient son enfant

dans les bras. Le fond est jaune d'or. La danseuse est vêtue d'un tutu et de collants bleu dur. Son visage est rose layette comme la tenue du bébé, ses yeux bleus comme les collants et les cheveux or comme le fond. Elle est toute en longueur et ses bras serpentent autour du bambin. Le portrait de Fernande Olivier – la compagne de Picasso avec lequel elle avait temporairement

L'expo

**VAN DONGEN, FAUVE, ANARCHISTE ET MONDAIN**

Musée d'Art moderne de la ville de Paris ([www.mam.paris.fr](http://www.mam.paris.fr)). Jusqu'au 17 juillet.

rompu – certainement daté de 1907 montre le visage du modèle comme un masque. Les yeux sont des fentes noires. Autour, des cercles rose vif. Sur les tempes, du vert amande. Le côté gauche du corps vire du rose au jaune, puis au vert, comme une indication de la lumière projetée sur Fernande. Chez toutes ces femmes les teintes criardes semblent refléter leur impudeur. Des personnages de carnaval pathétiques, mais envoûtants.

Vanité sociale

Il restera toujours quelque chose du fauvisme chez Van Dongen. En 1913, alors qu'il est au Maroc il représente des « Marchandes d'herbes et d'amour ». Leur corps et leur visage sont orange vif. Des fantômes de prostituées, quasi fluorescents, qui apparaissent dans la pénombre de la chambre. Dans le même genre, Van Dongen a aussi réalisé en 1910 un « Jeune Arabe » qui est le record de prix, adjudgé 12,2 millions de dollars. Pour la petite histoire, le tableau appartient aujourd'hui à un Russe qui a refusé de s'en défaire, selon les commissaires de l'exposition.

JUDITH BENHAMOU-HUET

Retrouvez le blog de Judith Benhamou-Huet sur <http://blogs.lesechos.fr>

## Copains d'avant

Musique

**BRIDGE OVER TROUBLED WATER**

de Simon and Garfunkel  
2 CD + 1 DVD (Columbia)

Le vrai-faux anniversaire de l'album mythique d'un vrai-faux duo méritait bien ce beau coffret. Le 26 janvier 1970 sortait le nouvel album de Simon and Garfunkel, qui serait leur dernier. Peu de temps après, les deux hommes allaient se séparer (ils ne se sont retrouvés qu'à l'occasion d'un single, le nostalgique « My Little Town », et de tournées très lucratives mais sans âme.)

Déjà célèbres, grâce notamment à la bande originale du « Lauréat » (« Mrs Robin-



« Bridge over Troubled Water », sorti en 1970, fut un énorme succès commercial.

son » !), Simon and Garfunkel ont mis plus d'un an à concocter ce « Bridge over Troubled Water » aux mélodies parfaites et à la douceur inouïe. Enorme succès commercial (25 millions d'exemplaires vendus à ce jour) et artistique (six grammy awards), l'album est pourtant imprévisible, sautant d'un style à l'autre, du gospel (le titre éponyme) au folk (« The Boxer »), en passant par les prémices de la world music (« El Condor pasa »), dont Paul Simon sera l'un des héritiers quelques années plus tard.

Harmonies vocales

Pas encore séparés mais déjà éloignés, d'autant que Garfunkel a démarré une carrière d'acteur, les deux hommes développent parcimonieusement leur marque de fabrique – ces harmonies vocales qui en ont fait les égaux des Everly Brothers. Hormis sur « The Boxer » ou « Cecilia », ils s'offrent plus souvent des exercices en solitaire, couronnés par la performance vocale de Garfunkel sur la chanson-titre, qui aurait, selon Lennon, inspiré « Let it be » à McCartney.

Superbement produit par Simon et l'ingénieur Roy Halee, « Bridge over... » est un album majeur qui conserve dans cette réédition toute son âme. Le coffret propose aussi un live enregistré en 1969, et un riche DVD : « Song of America », un documentaire sur le duo diffusé en 1969 sur CBS et jamais rediffusé depuis, et surtout « The Harmony Game », un documentaire spécialement réalisé pour ce coffret, avec des images du making of de l'album et des interviews récentes de Simon, Garfunkel et Halee. Garfunkel y révèle notamment les secrets d'enregistrement qui leur ont permis de créer ces harmonies vocales

# Jan Fabre, l'inconformiste

Homme de théâtre autant que plasticien, le Flamand Jan Fabre joue le show radical et l'effroi en scène.

**U**n chercheur en art de la scène se penchant sur le récent passé de Jan Fabre aurait la surprise d'y découvrir, pêle-mêle, des décors au stylo Bic, des litres d'huile, des hiboux, des cuirasses pour bataillons de danseuses et quelques crucifix. Les visions de Fabre sont avant tout baroques et extrêmes. Il aime scandaliser son public et, avec candeur, se dit serviteur de la beauté. Les spectateurs américains de la Montclair State University, New Jersey, où était créé en janvier dernier « Prometheus Landscape II », n'en sont pas encore revenus, tellement sa version 2011 du mythe de Prométhée donne dans le violent et le spectaculaire.

**Un classique de la subversion**  
En Europe, ce créateur de cinquante-deux ans s'est imposé depuis des lustres comme un classique de la subversion avec des opéras, ballets, mises en scène et expositions qui mêlent outrance et maîtrise. L'élève de l'école des Beaux-Arts d'Anvers expose à l'âge de vingt ans. Il dessine avec son sang nuis dans

Le spectacle

**PROMETHEUS LANDSCAPE II**

de Jan Fabre  
A Paris, Théâtre de la Ville,  
(01 42 74 22 77).  
Du 1<sup>er</sup> au 8 avril.

Dans sa pièce « Le Pouvoir des folies théâtrales », un titre presque manifeste, il décompose l'action en 96 vignettes sur fond de reproductions de toiles maniéristes. Cette manière de décontenancer le public par ses propositions tout en le rassurant par des emprunts au langage classique est unique.

En 2001, le Ballet royal de Flandres lui commande une relecture du « Lac des cygnes » : la gestuelle y est des plus académique avec pointes et pas de deux. Mais Jan Fabre ajoute des vidéos avec ce hibou dont l'œil est filmé en gros plan ou cet acteur-nain Jurgen Verheyen qui vient narguer les ballerines. Sa création est aussi et surtout une étude qui ne dit pas son nom du



au Festival d'Avignon, dont il est l'artiste invité, lui valent des inimitiés certaines. On lui reproche de vanter la scatologie, de provoquer pour provoquer. A moins que ce ne soit de ne pas rentrer dans une case : théâtre, danse ou cinéma.

Le goût de la métamorphose

Pour apprécier le monde de Fabre, il vaut mieux dès lors se pencher sur ses solos, superbes d'intelligence. Dans « Body, body on the wall I », Wim Vandekeybus danseur et chorégraphe le corps peint emporte l'adhésion. Dans « Quando l'uomo principale é una donna », la soliste nue évolue sous des bouteilles d'huile d'olive qui se déverse sur elle goutte à goutte. Peu à peu, le corps luisant, elle impose un ballet à la beauté plastique troublante. Comme un tableau vivant.

Le plus drôle réside dans l'adhésion inattendue des salles : « L'Orgie de la tolérance », avec ses facilités et ses moments de bravoure, a fait se soulever les spectateurs parisiens enthousiastes. Pourtant sur scène, dans un grand

chande où tout se vend de la religion à la mode, Jan Fabre ne s'interdit rien. Son atout maître est le recours à des acteurs-danseurs dont l'engagement est total. De cette excellence dans l'interprétation, l'Anversois fait une arme de distraction massive. « Le théâtre doit être le lieu d'une transformation chimique du corps de l'acteur », dit-il.

En 2002, Fabre le plasticien dévoilait une commande pour la salle des Glaces du Palais royal de Bruxelles : un revêtement du plafond constitué de milliers de carapaces de scarabée dans des tons changeants de vert et de bleu. Les métamorphoses sont à l'évidence au centre de son travail. Il ne pouvait, dès lors, que se passionner pour la figure mythique de Prométhée : ce Titan vola le feu aux Dieux pour le donner aux hommes. Il finit enchaîné au mont Caucase, le foie dévoré perpétuellement par un vautour. « Prometheus Landscape II » va bouleverser nos certitudes de spectateur – et sans doute soulever les cœurs sensibles. Jan Fabre qui n'a de cesse de magnifier